

RÉ
EL

CINÉMA DU RÉEL
FILM D'OUVERTURE
2022

Enkidou
un film de Sam



shellac présente
une coproduction Shellac/Arte France Cinéma

EN NOUS

UN FILM DE RÉGIS SAUDER

AVEC LAURA BADRANE, CADIATOU N'DIAYE, ARMELLE DIAKIESE,
ABOU ACHOUMANI, ALBERT SEGARRA, ANAÏS DI GREGORIO,
AURORE PASTOR, EMMANUELLE BONTHOUX, MORGANE SANZ,
SARAH YAGOUBI, VIRGINIE DA VEGA LOPES

1H39 – 1.85 – COULEUR – 5.1 – FRANÇAIS – FRANCE – 2021
VISA D'EXPLOITATION N°153.390

INFORMATIONS ET MATÉRIEL PROMOTIONNEL SUR SHELLACFILMS.COM

DISTRIBUTION

shellac

41, rue Jobin - 13003 Marseille
contact@shellacfilms.com
04 95 04 95 92

PROGRAMMATION

shellac

THOMAS GASTALDI
thomas.gastaldi@shellacfilms.com
NATHALIE VABRE
nathalie.vabre@shellacfilms.com
LAÏS DECASTER
lais.decaster@shellacfilms.com
04 95 04 96 09

CONTACT PRESSE

CINÉ-SUD PROMOTION

Claire Viroulaud
claire@cinesudpromotion.com
06 87 55 86 07

STOCK COPIES

BIVOLIS

+33 1 49 96 09 40
dcp@bivolis.net / kdm@bivolis.net

MATÉRIEL PUBLICITAIRE

SONIS

+33 1 60 92 93 50
contact@sonis.fr

SYNOPSIS

Il y a dix ans, Emmanuelle, professeure de français d'un lycée des quartiers Nord de Marseille, participait à un film avec ses élèves. A partir de l'étude de *La Princesse de Clèves*, Abou, Morgane, Laura, Cadiatou et les autres énonçaient leurs rêves, leurs désirs et leurs peurs. Tous se retrouvent aujourd'hui, les souvenirs se mélangent aux récits de leur vie et des obstacles à surmonter.

Que reste-t-il de leurs espoirs de liberté, d'égalité et de fraternité? « Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends », cette phrase du roman trouve plus que jamais écho en eux. En nous.



GENÈSE

Dans *Nous, princesses de Clèves* j'ai filmé ces adolescents à l'âge des possibles. Dix ans plus tard, que reste-t-il **en eux** des paroles formulées alors ? Que sont-ils devenus ? Qu'ont-ils fait de leur colère ? Qu'ont-ils gardé de l'école et de ce texte enseigné par leur professeure ? Aujourd'hui ils sont adultes, engagés dans leurs vies professionnelles et affectives ou sur le point de s'y installer.

Adolescents, ils avaient en commun un lycée, incarné aujourd'hui par Emmanuelle, leur professeure de l'époque qui y enseigne toujours. Elle a changé en restant à la même place et eux ont changé en se déplaçant : en quittant leur famille, leur quartier et parfois leur ville, Marseille. Le film mesure cette distance parcourue en mettant en tension les images et les récits de l'époque et ceux d'aujourd'hui. Tout dans ce film est question de distance : celle qui les sépare de leur enfance et celle qu'il reste à parcourir pour atteindre leurs objectifs. A dix ans d'écart

les images racontent la maturité de l'esprit et du corps, les changements de point de vue et de posture.

Tous ont aimé la première expérience cinématographique, ils ont conscience qu'ils vont à nouveau jouer leur propre personnage. Cette connaissance ne fait pas d'eux des comédiens mais des alliés de « mise en scène ». Dans *Nous, princesses de Clèves*, je faisais le pari cinématographique de la rencontre entre un grand texte de la littérature française et ces élèves d'un lycée en zone d'éducation prioritaire. Et malgré leur goût pour ce texte classique, leur grande compréhension des épreuves que traversait la princesse de Clèves, l'identification totale avec les personnages du roman pour certains, le film montrait que rien de tout ça ne garantissait leur réussite. Ils prenaient conscience que la promesse d'égalité des chances n'était qu'une chimère et qu'ils devraient se battre davantage que

DU FILM

d'autres pour trouver leur place dans la société. La lutte avait commencé à l'école où ils ne se défendaient pas à armes égales face aux attentes de l'institution.

Le roman me permettait alors d'aller vers les élèves et leurs parents, le texte servait de base à nos échanges. Dans *En Nous*, ce sont les archives du premier film qui permettent de renouer, de mettre des images sur le passé mais aussi, pour le spectateur, de prendre la mesure du chemin parcouru sans nécessairement avoir vu *Nous, princesses de Clèves*. Elles sont une matière qui nous permet de revoir le passé pour éclairer le présent.

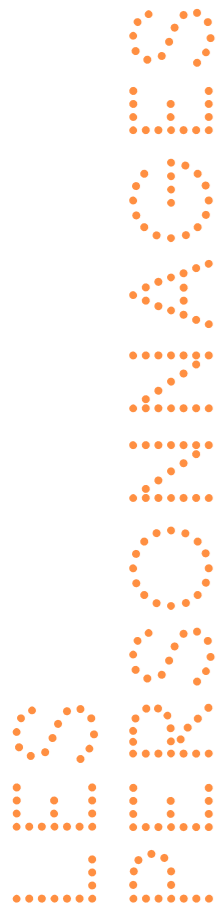
En Nous retrouve ces personnages et les accompagne dans un moment où chacun, à sa façon, a quelque chose à accomplir. Alors qu'Emmanuelle se demande si elle va continuer à enseigner là, ils sont tous au seuil d'un projet de vie avec les choix qu'il implique. Aujourd'hui

plus que jamais, ils savent bien que rien n'est plus difficile que ce qu'ils entreprennent.

Quand je les ai retrouvés pour entamer l'écriture de ce film, j'ai été frappé par leur force, leur aptitude à déjouer les schémas d'un verdict social qui les voudrait courbés, soumis, radicalisés...

J'ai retrouvé de jeunes adultes s'inscrivant dans une forme de modernité de la vie affective, professionnelle et familiale. Ils se définissent sans misérabilisme, ni fatalisme mais à partir de leur expérience sociale d'enfants des quartiers populaires de Marseille, avec la fierté d'un héritage commun et modeste, à transformer. Leurs parcours montrent sans démagogie que les jeux ne sont pas joués à l'adolescence. Il est donc urgent de mettre en scène le récit épique de destins comme les leurs. *En Nous* les inscrit dans une dimension héroïque fruit de tous les obstacles qui jalonnent leur parcours.

Régis Sauder



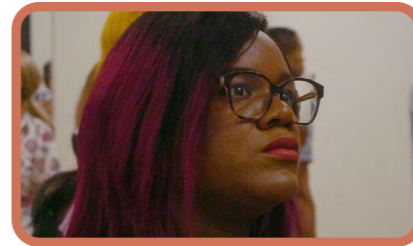
ANAÏS

Elle est mère au foyer, avec son petit garçon Paul qu'elle a tardivement allaité et dont elle entend répondre à tous les besoins, dans une éducation sans frustrations et épanouissante. Elle vit dans le petit village d'Allauch sur les collines qui entourent Marseille. Son compagnon travaille beaucoup et dans les moments de solitude elle pratique la couture. Il y a dix ans, elle n'avait pas obtenu son bac, et disait alors que « c'est le chaos, je pense pas qu'il y a quelqu'un au monde pour s'occuper de nous. »



VIRGINIE

Elle est mère célibataire, d'un petit Lewis de presque 10 ans. Elle est tombée enceinte très vite après le lycée. Elle a quitté le père de son enfant et a repris ses études. Elle est revenue vivre chez ses parents, avant de passer sa licence pro de préparatrice en pharmacie et de trouver un emploi. Elle est maintenant indépendante, elle travaille dans un laboratoire d'immunologie sur le site universitaire de Marseille Luminy. Elle a une passion pour la danse et la culture cap verdienne qu'elle tente de transmettre à son fils. »



ARMELLE

Elle est cadre pour la Caisse Primaire d'Assurance Maladie de Créteil. Elle est diplômée d'un master en contrôle qualité et a toujours voulu travailler pour le service public. Elle n'a pas hésité une seconde quand elle a pu postuler pour ce poste car elle sait ce que c'est qu'une allocation et avoir besoin de soutien. Elle vit en proche banlieue de Paris dans un appartement dont elle est propriétaire. Tout irait bien si elle n'avait pas le cœur brisé par le décès trop prématuré de son frère il y a quelques années. Heureusement, Cadiatou, son amie de lycée n'est pas loin et elles se voient fréquemment.



CADIATOU

Elle vit à Paris dans le 13ème arrondissement. Elle est célibataire et libre de ses choix qui l'amènent à faire de son corps un terrain d'expression. Après un bac littéraire, elle a fait des études de son, puis est devenue technicienne dans l'audiovisuel où elle a occupé un poste de manager. Aujourd'hui, Cadiatou veut concrétiser son rêve, monter sa propre entreprise dans un domaine qui la passionne et qu'elle connaît bien : la perruque.



LAURA

Avec Morgane, peu de temps après avoir eu leur bac avec mention, elles ont perdu leur mère qui les élevait. Laura, qui faisait des études de pharmacie, a dû toute seule faire de gros sacrifices pour aller au bout de ce parcours. Elle a passé sa thèse de Pharmacie à l'université de Strasbourg et est maintenant pharmacienne hospitalière dans un grand hôpital de Marseille où elle est revenue s'installer. Elle aurait aimé travailler dans l'hôpital public mais après y avoir été formée, elle s'en est éloignée tant les conditions d'exercice du métier y sont difficiles.



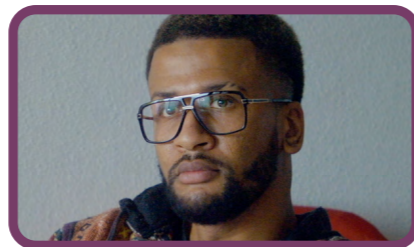
MORGANE

Loin du parcours de sa sœur jumelle. Morgane s'est mariée avec une femme, a eu un enfant, fruit d'un voyage en Espagne et d'une PMA. Avec Laurie et leur fille Johanne, elles vivent dans les quartiers Nord de Marseille qu'elle n'a jamais quitté. Elle est diplômée d'un master mais n'a pas trouvé de poste dans sa spécialité, la biochimie. Elle a donc repassé un diplôme de préparatrice en pharmacie et travaille dans une officine. Elle attend maintenant son deuxième enfant, que Laurie portera cette fois.



ALBERT

Albert n'est finalement pas "monté" à Paris pour rejoindre le garçon qu'il aimait quand il était encore au lycée. Aujourd'hui il est toujours célibataire même s'il a connu d'autres histoires d'amour. Il vit lui aussi toujours dans les quartiers Nord de Marseille, non loin de sa mère. Il est moniteur d'auto école et le hasard des rencontres lui a permis de donner des leçons de conduite à son ancienne professeure de français.



ABOU

Abou a tenté les études de médecine, sans succès. Il a finalement choisi de devenir infirmier. Il a toujours vécu chez ses parents dans les quartiers Nord. Il mettait de l'argent de côté pour un jour peut-être s'offrir un appartement à lui. Mais la crise sanitaire a eu raison de lui et de son engagement. Malgré son attachement à sa famille et au service public, il est parti exercer son métier un temps en Suisse où il vit avec son jeune frère dans un studio près de Lausanne.



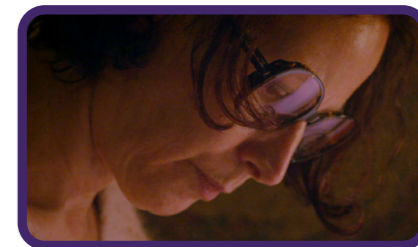
AUORE

Aurore vit loin de Marseille et loin de son fils Logan qui a sept ans et dont elle n'a pas la garde. Elle revient de Lyon pour le chercher un week-end sur deux et le ramener chez elle. Après son abandon du lycée général au moment du bac de français, elle a choisi de travailler dans la restauration. Elle est serveuse dans un petit restaurant. Elle a passé des moments très difficiles qu'elle a soigneusement documentés par la photo en noir et blanc, sa passion.



SARAH

Sarah a boursingué. Après avoir échoué au bac, elle est partie en Irlande où elle a trouvé du travail et perfectionné son anglais. Elle y est tombée amoureuse, a suivi son compagnon au Portugal. De petits boulots en petits boulots, avec l'usage des langues elle a toujours trouvé du travail. Après le Portugal, c'est à Malte qu'elle a choisi de s'installer. Sans protection sociale et avec la crise sanitaire, elle se retrouve dans une situation très délicate.



EMMANUELLE

Elle est professeure de français depuis presque 15 ans au lycée Denis Diderot. Elle a toujours enseigné dans les quartiers Nord de Marseille, dans des zones qu'on a appelées zone d'éducation prioritaire, puis zone sensible, puis réseaux d'éducation prioritaires +... tous ces changements de noms avec toujours moins de moyens. Elle se demande si elle ne va pas enfin laisser sa place.

ENTRETIEN

AVEC

RÉGIS

SAUDEK

Dix ans après *Nous, Princesses de Clèves*, vous revenez vers ses protagonistes et leur consacrez ce second film, *En nous*. Comment est né ce désir de retrouvailles ?

Je n'ai jamais perdu le contact avec ces jeunes. J'étais bouleversé par ce que chacun d'eux m'avait offert avec *Nous, princesses de Clèves* et ce lien ne s'est jamais distendu. J'ai toujours été plus ou moins à leurs côtés. J'ai partagé avec eux certains moments difficiles, comme quand Laura et Morgane ont perdu leur maman peu de temps après le bac. Les moments joyeux aussi, comme le Mariage de Morgane. Je les ai toujours accompagnées, elles ont gardé mes enfants... Le lien est resté très fort avec elles. Avec d'autres, lorsqu'il y avait un éloignement géographique notamment, les réseaux sociaux ont pris le relais. Abou est toujours resté en contact, j'ai suivi Sarah virtuellement lors de son départ dans le Nord de la France, en Angleterre puis au Portugal... Ils me donnaient des nouvelles ou je leur en demandais, très naturellement. Un jour Morgane m'a appelé pour me parler d'un podcast d'Arte Radio, *Que sont-ils devenus ?* dans lequel une enseignante devenue journaliste radio retrouve ses anciens élèves, des années après. Morgane m'a dit : "Et si on faisait ça ?" J'avais déjà en tête l'idée des retrouvailles mais sans l'avoir vraiment formulée.

Morgane m'a rappelé ce désir : les retrouver vraiment, dans un espace de cinéma.

La question de l'espace est centrale dans le film, notamment dans le sens où beaucoup d'entre eux sont partis...

Nous, Princesses de Clèves travaillait sur un espace commun, qui était le lycée, et donc un effet de groupe. Ces jeunes ont chacun leur espace désormais : beaucoup de choses ont changé pour eux par ce déplacement, géographique et parfois social. Le film mesure cette distance. Mais quelqu'un est resté, leur enseignante, Emmanuelle. Elle a changé aussi mais en restant au même endroit, parce que le monde a changé : le rapport à l'éducation, à ces jeunes dans les cités des quartiers Nord de Marseille, l'attente de l'institution... Quelque chose s'est joué dans ces dix ans qui tient à la mise en péril de l'école publique, aux moyens qui lui sont offerts alors que la précarité explose dans ces quartiers. J'en ai été témoin au quotidien puisque je vis avec une enseignante. J'ai eu envie de faire un film qui prendrait la mesure de ces dix ans, de cette distance vis-à-vis de l'enfance et du lieu qui nous forge, des promesses qui y sont formulées. Un film sur la nécessité de la transmission.

On ne retrouve pas toute la petite bande de *Nous, Princesses de Clèves...* Comment s'est faite la sélection ?

Avec l'éclatement spatial, je pouvais difficilement compter sur le même nombre de protagonistes. J'ai construit avec ceux que j'ai senti les plus engagés dans ce désir de film. J'ai dû en retrouver certains comme Aurore par exemple: son histoire était plus compliquée, je ne savais pas si elle trouverait sa place dans le film mais je voulais savoir ce qui s'était joué pour eux, cela donnait un sens au projet. Enfin, j'ai été frappé de voir que beaucoup de ces jeunes avaient épousé des filières de soin ou la fonction publique : Abou, Laura, Morgane, Armelle. J'ai compris qu'il y avait dans ce don de soi, ce besoin de réparer, un fil rouge pour mon récit. Pendant le premier confinement, avant le tournage, Abou, qui est infirmier, a partagé une vidéo pour dénoncer ses conditions de travail, 75 heures par semaine, sans matériel... Il a été mis à pied et il est parti en Suisse. Quand j'ai commencé à écrire le scénario, il vivait encore à Marseille. On l'a suivi. La question du service public a pris une place centrale. Elle venait d'eux mais rejoignait mes propres inquiétudes. Ces jeunes issus des quartiers populaires sont ceux qui soignent nos parents, nos enfants. Abou se sacrifierait pour le service

public, son départ n'a rien d'une trahison, c'est de la survie. Notre société ne voit pas ce qu'elle produit, ou le voit sans en tirer les leçons.

Vous dites que ce fil rouge venait d'eux. Ont-ils été directement investis dans le processus d'écriture ?

Nous partagions le même goût, le même désir de mise en scène: jouer son propre personnage, voire à un moment bouger le curseur, nous amuser ensemble. Avec *Nous, Princesses de Clèves*, ils ont appris que chacun a droit à la parole. La réception par la presse, les plateaux télé leur ont fait prendre conscience que leurs mots avaient une légitimité à être entendus, une place dans la société. Certains m'ont dit tout de suite : « On a envie de reprendre la parole, de montrer ce qu'on a réussi à faire ». Leur désir de visibilité a rejoint mon désir de cinéma : contribuer à modifier la représentation de la jeunesse de banlieue, son assignation à un avenir désespéré. Ce n'est pas la réalité, une partie seulement. Cadiatou le dit bien : « Plus jeune, je n'avais pas de modèle ». Il est nécessaire de produire d'autres récits pour nourrir les imaginaires.

Une scène qui me bouleverse toujours, c'est la thèse de Laura. Quand elle arrive dans cet amphithéâtre, qu'elle prête serment, c'est le fruit



d'un tel combat... On sait d'où elle part, avec ses mots d'il y a dix ans, quand elle évoque avec sa voix timide les gens avec qui elle était au collège et qui sont en prison. Et d'un coup elle prend sa place, elle est belle, forte, intelligente, elle a toute légitimité. Il faut raconter ça, le montrer. Quand les élèves d'Emmanuelle (ceux qui sont aujourd'hui au lycée) ont découvert le film, ils avaient les yeux pleins d'étoiles : l'envie de ressembler à Cadiatou, à Armelle, à Laura.

Une autre voix importante, c'est celle de l'enseignante, qu'on entend en off...

Une question fondamentale pour moi c'est : qu'avons-nous en commun ? Pour ces jeunes, c'est le lycée, l'endroit où se formule la promesse républicaine. Depuis ce lieu, le récit que fait Emmanuelle est une parole de résistance, un manifeste commun à tous les enseignants. Elle interroge la manière de transformer la promesse, son sens, ce qu'on en fait. J'ai pensé un moment qu'elle porterait ce discours face caméra mais je me suis rendu compte que quelque chose de très touchant se jouait lorsqu'elle confiait ses sentiments sur les images de ses anciens élèves : cela me bouleverse quand on voit Morgane au volant et qu'on entend Emmanuelle dire "Moi aussi, je me sens démunie". La voix

off, c'est l'engagement de l'enseignante à les accompagner toujours.

En quittant le lycée avec des handicaps parfois majeurs, ces jeunes ont réussi à les surmonter, mais qu'en sera-t-il de leurs petits frères ? L'objet commun, transitionnel, c'est aussi le premier film. En le partageant avec ses élèves, Emmanuelle leur tend un miroir, un outil dialectique qui fait un pont avec ceux qui sont passés par le même lycée, les mêmes tables, et en ont fait quelque chose. Emmanuelle parle de ce lieu commun, ce point de départ. Virginie, Cadiatou, Abou parlent du lieu où ils sont arrivés. Un aller-retour entre passé et présent s'établit. Les images du film précédent ont aussi vocation d'archive, c'est une photo vivante qui donne à voir comment les corps se sont transformés, comment le corps social entre en jeu, aussi.

Comment avez-vous intégré ces images du premier film ?

J'ai voulu utiliser ces images tournées il y a dix ans en les décontextualisant du récit matriciel de ce film-là, qui était la rencontre entre un texte et les élèves. Je n'utilise que des moments de dialogue sur la vie, leur avenir : ils ont dix-sept ou dix-huit ans, ils font l'énoncé de leurs rêves. La magie du

cinéma révèle ce qui se passe à partir de ces rêves énoncés : ce que Virginie a fait, par exemple, de son désir de robe blanche. Concrètement, il s'agissait de trouver dans l'archive le plan qui racontait le mieux chacun d'entre eux, mettait en tension les dix ans passés. Ce face-à-face était d'autant plus éloquent que la crise sanitaire nous a rattrapés en cours de production. L'effet de distance s'est trouvé décuplé par le fait qu'il y avait d'un côté des visages masqués, de l'autre des visages qui s'offrent dans la plénitude de l'adolescence.

Mais au-delà de ce matériau commun, le travail formel semble très différent sur les deux films, *Nous, Princesses de Clèves* est rivé aux visages, *En nous se lance dans la jungle urbaine*.

Oui, je voulais mettre en scène une traversée héroïque. Ce sont des récits de conquêtes que chacun fait, rien ne leur est offert. Ils s'approprient cet espace, on les voit d'ailleurs beaucoup au volant. Le motif de la voiture s'est imposé à la fois parce qu'on traverse des décors urbains, et aussi parce qu'ils conduisent leur destin, ils sont aux manettes en quelque sorte. Le film suit ce mouvement. J'ai travaillé à partir d'un scénario très écrit, mais plusieurs scènes ont été tournées en amont, à leur initiative. Laura m'avait demandé

de venir à sa soutenance de thèse. Cadiatou m'avait proposé de venir à la manifestation pour Adama Traoré, à l'exposition au Musée d'Orsay sur le modèle noir. Elles me convoquaient ! Ces images-là, je les ai filmées seul, elles avançaient, je leur courais après. Je fais du documentaire mis en scène, très écrit, mais le réel c'est aussi savoir être disponible, se trouver là où quelque chose se joue.

Comment avez-vous travaillé cette matière au montage ?

Le montage est un moment d'écriture à part entière. Avec Agnès Bruckert, avec qui je travaille depuis deux films, nous nous efforçons de respecter le scénario documentaire tout en nous ménageant la possibilité de réinventer avec ce qui se joue dans le plan, le son direct en particulier. Agnès a une technique particulière : on commence par faire un travail visuel sur papier à l'aide de petites vignettes photo représentant les séquences, ça fait un grand tableau, on voit apparaître des tonalités, des couleurs... On se met au montage en suivant ce chemin sans se retourner. Quand on arrive au bout on regarde ce qui s'est passé, comment le film est venu à nous. C'est très instinctif. Agnès est dans l'accompagnement, l'économie de mots pour



éviter toute complaisance, toute redondance dans les discours, surtout avec ces questions communes : on travaille un motif sans l'asséner.

Quel rôle endosse la musique ?

Un rôle fondamental : c'est elle qui nous permet de naviguer dans leur univers. Si on m'avait dit un jour qu'il y aurait Jul dans un de mes films... Et pourtant j'aime profondément ce moment, et mes enfants aussi ! Il y a quelque chose de Marseille qui se raconte, le Marseille de ces jeunes, même lorsqu'ils en sont partis. Aya Nakamura, c'est eux : c'est populaire, pop, ils l'assument complètement. Comment ne pas accueillir cette musique avec eux ? J'aime sincèrement ces morceaux dans le film, je ne les regarde pas avec mépris parce qu'ils relèvent de la culture populaire, c'est tout l'inverse.

Dans quelle mesure avaient-ils conscience de la caméra ?

Ils en avaient tout à fait conscience et ils en jouaient, ce qui est fondamental pour moi. Rien ne leur est volé, ils sont acteurs de cette histoire. Cadiatou connaît la puissance de son image : elle la construit, on est avec elle dans cette construction. A moi d'en faire le récit, montrer ce qu'il y a de touchant dans cette armure, une

part de solitude qui va de pair avec la quête d'émancipation, un long cheminement. Il y a dix ans, elle m'envoyait sur les roses en permanence, rechignait, mais elle était toujours la première au rendez-vous, toute apprêtée, connaissant son texte sur le bout des ongles. Quand on la suit au Louvre ce n'est pas le plus beau jour de sa vie, il y a une forme de colère, que je comprends, une provocation aussi. Dix ans plus tard, il reste quelque chose de ça. Elle me dit : "Je t'emmène voir "Le modèle noir" parce qu'on est tes modèles noirs. On en a conscience, on est actrices de cette image. Ce n'est pas toi, l'homme blanc, qui va nous l'imposer." C'est une énorme responsabilité pour moi. Je sais la puissance du cinéma, mais je veux absolument respecter cette prise de pouvoir. Je crois que nous avons besoin de cette prise de pouvoir.

En nous sort en pleine campagne présidentielle. Est-ce un film politique, pour vous ?

Tous mes films sont politiques au sens où ils racontent quelque chose de la société, de la cité. En tant que cinéastes, nous avons la responsabilité de déjouer les représentations dominantes. Je ne veux pas faire un énième film qui reproduit les clichés sur les cités. Il faut produire d'autres récits, des récits d'hospitalité,

d'une société où les gens trouvent du sens dans le savoir, le soin, le collectif. Nous sommes en train de perdre ce récit, nous souffrons de son absence, et c'est une vraie matière de cinéma, il y a de l'héroïsme, de la dramaturgie, de la puissance. *En nous* est un film pour la salle, parce que le rapport d'échelle compte tellement. Ces jeunes sont, doivent apparaître plus grands que nous sur l'écran : ils sont héroïques, beaux, forts, émouvants. Je veux en faire des personnages de cinéma. Des personnages du réel, mais pour la salle de cinéma. Il y a dix ans, je n'avais pas conscience de cette volonté de faire d'eux des héros.

Que reste-t-il, dans *En nous* et pour ces jeunes, de *La Princesse de Clèves* ?

Elle est là par cette phrase, "Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends" qui continue de dire transversalement quelque chose du réel du film : il n'y a rien de plus difficile que ce que ces jeunes ont entrepris, chacun à leur endroit. "Vous êtes sur le bord du précipice", dit Madame de Chartres à sa fille, la princesse de Clèves. Pour eux, le précipice n'est plus forcément l'amour mais parfois un choix professionnel quand le service public est en train de s'effondrer et qu'il faut sauver sa peau. *La princesse de Clèves* est là

comme le sont ces personnages romanesques qui continuent de nous accompagner, dans tous les moments de la vie telle que l'abordent Anaïs ou Armelle. Beaucoup de mots de leurs récits sont les mots de l'école. C'est là que s'est forgé leur vocabulaire, de l'école et d'eux à la fois, ce "nous" qu'on est en train de disloquer. Ils en sont les fruits.

Pourquoi ce titre, *En nous* ?

Ce "nous", c'est la société que nous formons ensemble, que nous sommes en train de construire et qui gagnerait à les regarder davantage et à les aimer. Ils font partie d'une génération qui s'empare des questions féministes, raciales et sociales. J'assume un film de wokisme, de réveil, mais c'est à eux, en eux que se construit ce récit. Le cinéma est leur territoire. C'est aussi un territoire que j'ai gagné, qui ne m'a pas été donné, que je continue de prendre à chaque film : le lieu où leurs récits rencontrent mes récits. Même si la dimension raciale notamment n'est pas la mienne, c'est ma vie, celle d'époux d'une enseignante qui continue d'y croire. C'est pour elle que j'ai fait ce film, aussi.

Propos recueillis par Noémie Luciani, décembre 2021



RÉGIS SAUDER

Régis Sauder est né en 1970, à Forbach en Moselle. Après des études de neurosciences et un début de parcours dans des revues de vulgarisation scientifique, il s'oriente vers le cinéma documentaire et réalise en 2011 son premier long-métrage, *Nous, princesses de Clèves*, tourné à Marseille où il réside désormais. Il crée par ailleurs des installations pour des musées et théâtres.

- 2021 *J'ai aimé vivre là*
Sélection officielle - FIDMarseille
Étoile de la Scam
- 2017 *Retour à Forbach*
Sélection officielle - Cinéma du Réel 2017
- 2012 *Être là*
Sélection officielle - FIDMarseille
Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal
- 2011 *Nous, princesses de Clèves*
Visions du Réel 2011
San Francisco International Film Festival 2011



ÉQUIPE ARTISTIQUE & TECHNIQUE

RÉALISATION ET SCÉNARIO RÉGIS SAUDER

IMAGE AURÉLIEN PY, RÉGIS SAUDER

MONTAGE AGNÈS BRUCKERT

SON PIERRE-ALAIN MATHIEU

MONTAGE SON NATHALIE VIDAL

BRUITAGE ELIAS BOUGHEDIR
ET MIXAGE CLAIRE ANDRÉ

ÉTALONNAGE GADIEL BENDELAC

DIRECTION DE PRODUCTION FRANCINE CADET

PRODUCTION THOMAS ORDONNEAU (SHELLAC)

EN COPRODUCTION AVEC ARTE FRANCE CINÉMA

UNE PRODUCTION SHELLAC EN COPRODUCTION AVEC ARTE FRANCE CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DE ARTE FRANCE AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET DE LA RÉGION SUD PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR EN PARTENARIAT AVEC LE CNC LE FONDS IMAGE DE LA DIVERSITÉ - AGENCE NATIONALE POUR LA COHÉSION DES TERRITOIRES - CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET LA PROCIREP-ANGOA EN PRODUCTION ASSOCIÉE AVEC LA PROD DU SUD, 529 DRAGONS, COSMODIGITAL, STUDIO ORLANDO



Une distribution
shellac

shellacfilms.com